

Divers

Le ballon de mon père

Non, ce n'est pas la coupe du monde qui m'inspire, mais l'article de Pierre Fournier sur l'aérostation militaire(1).

Né en 1895 mon père fut mobilisé en 1914 et rapidement versé dans l'aérostation.

À son arrivée au front, son lieu d'affectation avec quelques camarades, un gradé les fit mettre au garde à vous et commença à distribuer les spécialités : untel, au treuil, au labo photo à la cartographie au générateur de gaz, etc., et lorsque le tour du dernier arriva : « *Vous, vous serez Le Spécialiste, vous vous occuperez de tout.* »

Voilà pour le chapitre organisation et méthode.

En ce qui concerne les implications de la météo dans la vie quotidienne des observateurs, mon père m'a d'abord parlé du temps pré-orageux. En effet, l'observateur était en liaison avec le sol par un téléphone « mains-libres », dont le micro était un cornet de laiton s'appuyant sur la poitrine. Dès que le temps tournait à l'orage, des arcs éclataient entre le cornet et le menton de l'observateur. Ce désagrément pouvait durer toute la journée, mais le réel danger était au sol où l'un des troupiers fut foudroyé au treuil.

Je crois me souvenir que l'altitude de travail des ballons était de l'ordre de 600 mètres. Il est vrai que différents facteurs devaient intervenir dans ce choix : plafond, visibilité oblique, vent pouvant entraîner le ballon trop au-dessus des lignes ennemies, et les risques d'attaques aériennes nécessitant un rapide retour au sol, les ballons n'étant pas armés.

Mon père m'a aussi parlé des parachutes, dont l'usage n'était pas simple.

En effet, le parachute était fixé à l'extérieur de la nacelle dans un sac en toile.

L'observateur était relié à ce parachute par une sangle et un mousqueton qu'il devait fixer au harnais qu'il portait par dessus la combinaison. La nacelle étant reliée au ballon par des cordages fixés aux quatre coins, il fallait donc sauter du bon côté (1 chance sur 4), alors qu'au moment du saut le ballon était très souvent en feu.

En cas d'erreur, l'observateur se retrouvait pendu sous la nacelle, le parachute restant coincé, et c'était la mort assurée.

En ce qui concerne le trainage des parachutes au sol, sol bien souvent hostile, mon père m'a raconté que des mousquetons à ouverture rapide furent fabriqués. Le malheur a voulu que les premiers réalisés en laiton étaient trop fragiles et qu'ils cassent à l'ouverture du parachute.

L'expérience de mon père dans l'aérostation fut abrégée par un coup de main d'une troupe de cavalerie allemande qui, traversant des lignes mal contrôlées, est arrivée un beau matin et, sans coup férir, fit prisonnier tout le personnel (non armé) et fit main basse sur les documents cartographiques du front.

Mon père fut donc fait prisonnier, et je pense qu'il avait pu emporter avec lui son

oreiller confectionné avec deux « ballons pilotes » et une musette.

Le 11 novembre 1918 le trouva « placé » comme ouvrier horloger chez un artisan allemand.

Son patron, chez qui il déjeunait le midi, engraisait un chien destiné à être consommé pour le repas de fin d'année, suivant une tradition régionale (sic).

L'armistice a empêché mon père de goûter à cette spécialité (que les américains ont interdit en 1945, à la fin de la guerre suivante...).

(1) AAM n° 124

• Jacques Beaunier